

O. Coutard montrent qu'il reste difficile de comprendre le retour au public sans avoir au préalable appréhendé l'origine et la remise en cause des services publics. Ils s'attachent aussi à mettre en avant la variété des modes de privatisation et, par conséquent, des modes de retour en gestion publique. L'ampleur d'un tel objet traité en si peu de pages ne permet pas à l'ouvrage d'être d'une grande richesse empirique et peut laisser, à certains moments, le lecteur sur sa faim. Les interrogations qu'il laisse en suspens ouvrent cependant la voie à des recherches plus détaillées sur le processus de retour en gestion publique.

Thomas Blanchet

Nexus Institut für Kooperationsmanagement und interdisziplinäre Forschung,

Otto-Suhr-Allee 59, 10585 Berlin, Allemagne

Adresse e-mail : blanchet@nexusinstitut.de

<http://dx.doi.org/10.1016/j.socotra.2016.09.014>

Histoires d'enquêtes. Londres, Paris, Chicago (1880-1930), C. Topalov. Classiques Garnier, Paris (2015). 512 pp.

Christian Topalov rassemble dans ce livre ses comptes rendus d'enquêtes d'histoire de la sociologie sur trois projets intellectuels qui portaient sur les villes aux tournants des XIX^e et XX^e siècles. Il s'agit des projets de Charles Booth, avec sa vaste enquête sur la ville de Londres entreprise à partir de 1886, de Maurice Halbwachs sur Paris au début du XX^e siècle, et de Robert E. Park et Ernest W. Burgess sur Chicago à partir de 1924. Tous trois tournent autour d'une même question : comment la sociologie a-t-elle croisé la ville et les mouvements réformateurs (comme celui de la *Progressive Era* très actif à Chicago à la fin du XIX^e siècle, ou le mouvement philanthropique en Angleterre) ? L'ouvrage n'est pas que le simple rassemblement de comptes rendus d'enquêtes déjà parus dans diverses revues. Leur confrontation, organisée dans trois parties distinctes, illustre des façons différentes de faire des sciences sociales qui peuvent nous conduire à relativiser les normes de nos propres pratiques. De leur comparaison, C. Topalov dégage un schéma d'analyse des enquêtes de sciences sociales, qu'il formalise dans une longue introduction.

L'histoire des sciences sociales repose sur la nécessité de désencombrer les textes de toute la glose rédigée à leur sujet en s'interrogeant sur l'histoire des traditions qui ont informé notre approche des recherches de nos devanciers. L'ouvrage de C. Topalov ne satisfait pas, comme il le reconnaît lui-même, à ce premier objectif ; mais il a publié d'autres textes qui vont dans ce sens (Topalov, 2004). Il faut aussi replacer les textes et leurs auteurs dans l'ensemble des relations dans lesquelles ils sont eux-mêmes pris, c'est-à-dire voir avec qui les chercheurs conversent, avec qui ils échangent des arguments. C'est l'objet de la première partie du livre, dans laquelle Christian Topalov examine les relations respectives de Charles Booth, Maurice Halbwachs, Robert Park et Ernest Burgess. Si M. Halbwachs était plutôt un rat de bibliothèque, il restait engagé dans une conversation continue avec les autres durkheimiens et les socialistes normaliens. R.E. Park et E.W. Burgess étaient pris dans des relations multiples avec les réformateurs et travailleurs sociaux de Chicago, leurs collègues de l'Université de Chicago et leurs financeurs (en particulier ceux des fondations Rockefeller), et les autres sociologues de l'espace national de la sociologie américaine de cette époque. C. Topalov saisit ces conversations à l'occasion de trois événements auxquels ont participé R.E. Park et E.W. Burgess : une rencontre de travailleurs sociaux à Toronto en 1924, la création du Local Community Research Committee de l'Université de Chicago en 1923 et l'allocation de R.E. Park en 1924 pour la présidence de l'American Sociological Society.

On remarquera que si les deux premiers chapitres sur C. Booth et M. Halbwachs choisissent une entrée par les individus, C. Topalov choisit d'étudier les interactions de R.E. Park et E.W. Burgess avec d'autres mondes que le leur pour mieux comprendre leur travail, en particulier leurs relations avec le monde du travail social et celui des réformateurs de l'Université de Chicago. C'est parce que ces événements ont laissé des traces, des archives, qu'il est possible d'en retracer l'histoire.

C'est là une autre caractéristique de la recherche historique sur les sciences sociales réalisée par C. Topalov. Comme chez d'autres chercheurs depuis la seconde moitié des années 1980, sa recherche s'appuie sur le dépouillement d'archives afin de resituer les oeuvres étudiées dans leur environnement. Des annexes détaillées présentent les archives consultées et des informations complémentaires intéressantes comme l'inventaire des projets de recherche du département de sociologie de Chicago dans le cadre du programme du Local Community Research Committee entre 1923 et 1928. Les archives permettent aussi de rendre compte des pratiques des chercheurs en ne se limitant pas aux activités de recherche mais en examinant aussi les pratiques d'enseignement, la gestion des institutions académiques, les négociations avec les financeurs. La seconde partie de l'ouvrage examine donc les pratiques des chercheurs pour étudier la ville. À l'opposé des pratiques d'aujourd'hui où l'ethnographie est en faveur, C. Booth considérait qu'il fallait se défier de ce que l'on pouvait voir en parcourant une ville et qu'il était préférable de « d'abord, fermer les yeux », cherchant plutôt les régularités statistiques et une forme d'enquête par autorité — c'est-à-dire basée sur « le savoir d'une personne qui a une connaissance pratique directe de l'objet étudié » (p. 403). Une analyse des voyages de M. Halbwachs fait apparaître un sociologue qui éprouve les plus grandes difficultés à entrer en contact avec des populations ouvrières, à s'approcher du peuple. Les étudiants réunis autour de R.E. Park et E.W. Burgess s'attachèrent à réaliser quelques monographies de communautés qui reposaient principalement sur la cartographie et l'usage de « documents personnels » (mélangeant des témoignages des habitants, des descriptions journalistiques ou de professionnels d'institutions de secours), à l'instar de celle de Harvey Zorbaugh analysée par Christian Topalov.

Enfin, une troisième partie de l'ouvrage s'intéresse aux dispositifs argumentatifs utilisés par les chercheurs pour convaincre le lecteur, et à la manière dont ils exposent leurs résultats, prenant au sérieux le fait que les comptes rendus de sciences sociales sont des textes, c'est-à-dire aussi des objets matériels. Parmi ces procédés argumentatifs, C. Booth utilise la cartographie, sous une forme novatrice, « assignant à chaque portion de l'espace une catégorie de population, établissant ainsi une relation entre les propriétés du cadre bâti et celles des habitants » (p. 312). La cartographie est aussi adoptée sous une forme différente, celle du *spot map* (un point représente un individu), mais avec le même objectif d'apparaître comme un compte-rendu scientifique bien différent des récits de voyage dans les bas-fonds des grands centres urbains si fréquents dans la littérature de l'époque. Il s'agissait ainsi de trouver un moyen de convaincre les réformateurs urbains et/ou les financeurs des recherches en sciences sociales.

Les auteurs étudiés par C. Topalov ont en commun de considérer que leur science a une utilité en s'intéressant aux problèmes de la cité, mais ils cherchent aussi à en asseoir la scientificité. Enquêter sur des enquêtes, c'est aussi s'interroger, dans la conclusion de l'ouvrage, sur le statut de la preuve. Les sociologues de ce début du xx^e siècle considèrent que la sociologie doit établir des lois et leur modèle est celui des sciences de la nature ; à leurs yeux, la sociologie doit être prédictive. Ils accordent donc beaucoup d'importance aux statistiques, comme l'illustre le nombre important de tableaux de chiffres dans le compte-rendu de C. Booth sur Londres. Leur volonté est d'abord d'établir des faits. Telle est, selon ces sociologues, la première tâche des sciences sociales, dans une perspective assez proche de celle de la critique des sources proposée par Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos en histoire. En mettant en perspective les principes à partir desquels

ces sociologues travaillaient, Christian Topalov nous permet de « prendre de la distance avec les catégories dans lesquelles nos sciences pensent et agissent » (Topalov, 2013). Son ouvrage, basé sur la méthode comparative, est l'aboutissement réussi de cette distanciation.

Références

- Topalov, C., 2004. Les usages stratégiques de l'histoire des disciplines. Le cas de l'« école de Chicago » en sociologie. In: Heilbron, J., Lenoir, R., Sapiro, G. (Eds.), *Pour une histoire des sciences sociales. Hommage à Pierre Bourdieu*. Fayard, Paris, pp. 127–157.
- Topalov, C., 2013. Grand entretien. Christian Topalov, chercheur et militant. *Savoir/agir* 26, 63–75.

Philippe Masson

Centre nantais de sociologie (CENS), FRE 3706, Université de Nantes,
23, rue du Recteur Schmitt, BP 81 227, 44312 Nantes Cedex 3, France

Adresse e-mail : philippe.masson@univ-nantes.fr

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2016.09.007>

Chronic Disease in the Twentieth Century: A History, G. Weisz. Johns Hopkins University Press, Baltimore (2014). 308 pp.

Parmi les chercheurs de langue anglaise, peu ont contribué autant que George Weisz au développement d'une sociologie historique et comparative de la médecine occidentale. Son dernier ouvrage, *Chronic Disease in the Twentieth Century*, propose une relecture de ce qu'il est de coutume d'appeler la « transition épidémiologique », le moment clé qui vit l'émergence du malade chronique, sujet à risque quoique souvent asymptomatique, indéfiniment encadré, surveillé et traité, comme figure centrale dans l'économie de la médecine contemporaine.

La thèse de G. Weisz vise à renverser l'orthodoxie historiographique qui fait de cette transition le résultat de la découverte et de la diffusion des antibiotiques pendant la Seconde Guerre mondiale. Il n'est pas question de contester que l'allongement de la vie et le vieillissement de la population, ainsi que l'introduction d'agents antibactériens efficaces, ont rendu les maladies non-infectieuses à la fois plus fréquentes et plus visibles. Ces changements expliquent sans doute la préoccupation grandissante envers les maladies cardio-vasculaires, les cancers, le diabète, les démences, et d'autres affections qui ne mobilisaient autrefois qu'une faible portion des ressources et des attentions médicales. Ce qu'ils n'expliquent pas, en revanche, est l'émergence d'une catégorie unique — celle de chronicité, qui rassemble des affections si diverses et en fait un objet unifié d'action publique. *Chronic Disease*, donc, se présente non pas comme une histoire des diverses maladies chroniques, mais bien plutôt comme l'histoire du « meta-concept » unique (quoique changeant) de « maladies chroniques ». C'est, montre G. Weisz, une histoire politique autant que médicale.

L'allongement de la vie a entraîné une prévalence accrue des maladies non-infectieuses dans l'ensemble des pays industrialisés. La catégorie de « maladie chronique », cependant, émerge dans l'un d'entre eux bien avant les autres : les États-Unis. G. Weisz repère ses origines au tournant du ^{xx}e siècle. Les premiers chapitres de l'ouvrage décrivent, au-delà de l'extension bien connue du territoire de la santé publique, le rôle de l'industrie des assurances-vie et de son intérêt pour le dépistage précoce des risques, ainsi que la transformation des hôpitaux de lieux d'enfermement ou d'abandon pour les indigents, les incurables, ou les aliénés, en structures de soins médicalisées. Dans ce contexte, la fonction première de la notion de chronicité était d'aiguiller les malades